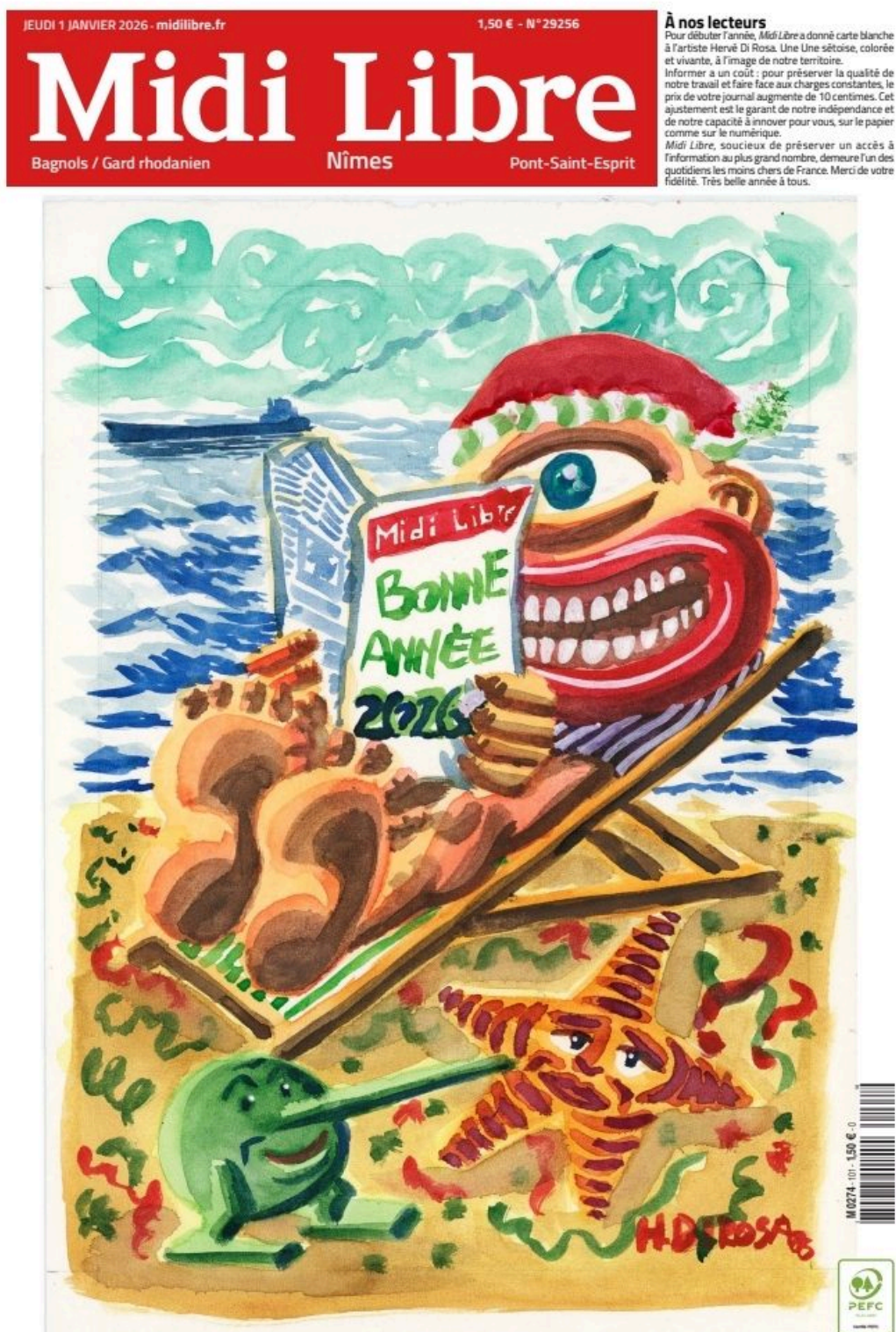


TEMPLON

II

HERVÉ DI ROSA

MIDI LIBRE, 1 janvier 2026



Les vœux du Sétois Hervé Di Rosa : « Que les gens restent libres ! »

NOUVELLE ANNÉE

En ce 1^{er} janvier, le peintre Hervé Di Rosa a accepté d'offrir aux lecteurs de Midi Libre une Une inédite et exceptionnelle. L'artiste en profite pour raconter ses premières fois.

Propos recueillis par
Catherine Unac

cunac@midilibre.com

Premier souvenir ?

Avec ma femme on a un projet de biographie et je me rends compte que je ne me souviens plus de grand-chose. Je crois que mon premier souvenir c'est la première fois que j'ai acheté le magazine *Spirou*, dans le petit magasin de presse rue des Trois Journées, qui n'existe plus aujourd'hui. Je devais avoir 6, 7 ans. C'était mon temple personnel, cet endroit. J'allais à l'école Paul-Bert, puis, après, au collège Paul-Valéry. Jusqu'à mes 18 ans je suis passé devant ce magasin de presse. J'ai appris à lire et à dessiner grâce à la bande dessinée.

Premier choc artistique ?

C'est quand j'ai vu pour la première fois *La tristesse du roi*, le grand collage de Matisse au cen-

tre Pompidou. J'avais 17 ans et je venais d'être admis à l'école des Arts décoratifs. C'est là que je me suis aperçu qu'une peinture, ce n'est pas qu'une image. Jusque-là, je n'avais vu que des peintures en reproduction. Là, j'ai vu les traces de colle, de crayon, de doigts... Il y avait la vie de l'artiste qui s'était affairé dessus. Ça m'avait impressionné.

Première fois que vous vous êtes senti artiste ?

Quand j'ai vendu mes peintures pour la première fois. J'étais encore aux Arts décoratifs. Je devais d'avoir 19 ou 20 ans. Une dame, qui s'appelait Arlette Lacour et qui travaillait dans la mode, m'avait acheté ce que j'avais fait de mes mains sans pour autant qu'on me dicte ce qu'il y avait à faire. C'était magique pour moi.

Premier amour ?

J'avais 16 ans, c'était une jeune fille d'ici... Voilà (rires).



Hervé Di Rosa est membre de l'Académie des Beaux-Arts, élu en novembre 2022.

MICHAËLES DOURRUBAILH

Première drogue ?

Mon copain de Sète Philippe Gros, le chanteur des Jolis garçons, aujourd'hui décédé, que je connaissais depuis la maternelle, m'avait dit, au lycée : « *Je vais te faire fumer quelque chose.* » Et j'ai fumé mon premier joint avec lui. Après, les premières drogues dures, ça a été à Paris... Dans les années 1980, on participait à une contre-culture et on était punk, on voulait essayer tous les trucs. Je ne cache pas que ça m'a ouvert, donné de la stature, moi qui arrivais de Sète... Mais il y en a d'autres que ça a tués. Bon après, j'ai dû me soigner de ma toxicomanie, ça a duré dix ans. C'est une maladie, ce n'est pas un truc sympathique, ce n'est pas de la rigolade. À mon époque, il n'y avait pas de narcotrafiquant millionnaire à Dubaï et de narcotraffic. Aujourd'hui c'est terrible tout ça.

Premier voyage ?

New York, en 1982 ! C'était la

première fois que je prenais l'avion. J'y étais allé pour participer à une exposition collective. Tout de suite, j'ai rencontré de grands artistes. C'était le rêve. J'avais 22 ans. En plus, j'ai toujours été fan des avions. D'ailleurs, mon rêve, si je n'avais pas été aussi flemmard, ça aurait été d'apprendre à en piloter un.

Première rencontre marquante ?

J'en ai eu deux. La première, c'est Daniel Jegou. Il était acteur de théâtre et était venu au lycée faire une conférence. On avait bien accroché. Il m'avait fait découvrir Artaud et d'autres. Il m'avait permis de faire une expo, l'année de ma terminale, à Avignon. L'autre, c'était Daniel Verneil, le premier critique de *Rock and Folk*. Il m'a fait connaître toute la culture rock américaine, anglaise et, en littérature, la beat génération : Burroughs, Ginsberg... À l'époque, j'étais plus

intéressé par tout ça que par l'art contemporain, mis à part David Hockney, qui m'avait vraiment marqué. Ces deux mecs-là ont réellement changé ma vie.

Première expo personnelle ?

J'avais 21 ans. C'était à Amsterdam, chez Ericke Swart. C'était une des premières en Europe à avoir exposé des artistes américains. Des musées hollandais m'avaient acheté des œuvres. Elle avait aussi exposé Combas à la même période.

Première rencontre avec Robert Combas ?

On s'est rencontrés pendant les cours du mercredi après-midi, aux Beaux-Arts de Sète. Je devais avoir 12 ans et lui un peu plus. Après, on était toujours fourré chez Open musique, le magasin de José Bel. On était fasciné par les pochettes de disque.

Premier succès ?

En 1983, à la galerie Tony Sha-

frasi, à New York, celle de Keith Haring. Mes œuvres s'étaient bien vendues et j'avais eu un joli succès critique.

En 1988, aussi, avec *Viva Di Rosa*, au musée d'Art moderne de Paris, la première expo avec mon frère Richard. Je me souviens que j'avais peint les sols, les murs, un velum. Mon élection au fauteuil numéro 4 de l'Académie des Beaux-Arts, il y a trois ans, ce n'est pas rien, aussi. C'est une consécration et une manière de devenir immortel (rires).

Premier échec ?

J'en ai eu, des échecs ! Pour moi, ils sont plus importants que les réussites. Peut-être pas le premier mais le plus gros, ça a été la galerie boutique que j'avais à Paris et qu'on a ouverte avec mon frère en 1987 et qu'on a fermée en 1994. Ça a fini très mal. Mais ça m'a servi à faire le Miam.

Premier vœu pour 2026 ?

Surtout que les gens ne se fassent pas avoir. Parce qu'avec tous les mensonges qui sont diffusés sur certaines chaînes, radios, sur internet... J'aimerais que les gens restent libres, qu'ils ne se fassent pas influencer, embobiner par des trucs alarmistes... Il faudra essayer de voter pour la personne la plus honnête. Ça, ça va être difficile.

> En mai, Hervé Di Rosa exposera à la galerie AD à Montpellier. Suivra en juin et pour l'été, une exposition rétrospective de ses peintures au musée de la Malmaison, à Cannes. Du 11 avril 2026 au 7 mars 2027, le Miam exposera Adrien Fregosi, dessinateur et plasticien décédé en mai 2024 à l'âge de 43 ans et qui a travaillé à Sète les dix dernières années de sa vie.

« C'est assez culotté, je relève le défi »

NOTRE UNE DU NOUVEL AN « *Qu'un quotidien populaire propose à un artiste contemporain de faire la Une je trouve ça assez culotté. C'est pour ça que j'ai relevé le défi. Si avec cette Une de Midi Libre, je peux attirer deux ou trois lecteurs au Miam (le musée des arts modestes qu'il a créé il y a vingt-cinq ans, à Sète NDLR), ce serait super (rires). Ça me permet aussi de m'adresser à des gens qui, peut-être, ne verront jamais mes peintures. Aujourd'hui, j'ai une exposition à Bruxelles, à la galerie Templon, jusqu'au 10 janvier, donc ce n'est pas évident pour tout le monde de pouvoir y aller.* »